

Rencontre pour les élus et parlementaires de Moselle
Hôtel de Ville de Metz – Mercredi 22 juin 2016



**Robert Schuman : du pardon à la réconciliation,
sous le signe de la miséricorde.**

Dans cette même salle, le 5 septembre 2013, votre prédécesseur, Monseigneur, lisait le message que le cardinal Philippe Barbarin, empêché de participer aux manifestations du 50^e anniversaire de la mort de Robert Schuman, avait envoyé aux participants.

Dans la conclusion de sa magistrale intervention, l'archevêque de Lyon s'exprimait ainsi : « Nous chantons : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes qu'il aime » (Lc.2,14) C'est le meilleur résumé de la doctrine sociale de l'Eglise. Les deux membres de la phrase demandent à être fortement articulés l'un à l'autre... La condition de la paix, c'est que tous cherchent la gloire de Dieu. Mais, objectera-t-on, qu'est-ce que la gloire de Dieu ? Comment un homme politique, et a fortiori une nation, peuvent-ils la chercher, la trouver ? En fait le chant des Anges à Noël répond à cette question : les hommes sont l'objet de l'eudokia divine. Ce mot grec, si difficile à traduire, signifie la bonté, la miséricorde de Dieu, le fleuve d'amour qui déferle sur ce monde, pour le bien des hommes. »
(1)

Rendre gloire à Dieu, c'est donc reconnaître la paternité divine ; c'est en outre assurer la paix sur la terre : voilà brièvement résumée la doctrine sociale de l'Eglise. Dieu et l'homme, la terre et le ciel : deux termes qui expriment le but vers lequel doit tendre le service du chrétien engagé en politique.

Le Père Marko Rupnik – le désormais célèbre jésuite slovène, artiste et théologien – prenant la parole lors du jubilé de la curie romaine et des employés du Vatican a dit : « L'homme devient le lieu de la révélation de la miséricorde parce

qu'il commence à vivre selon la vie de Dieu, c'est-à-dire en incluant l'autre »¹. La vie de l'homme « est un tissu relationnel, elle s'écoule comme relation »².

Gouverner n'est pas seulement diriger, mais c'est manifester le souci que les élus sont appelés à vivre en travaillant avec tous dans un esprit de service. Nous savons que la miséricorde, répète souvent le Pape François, est « le visage et le nom du Père »³. Dieu manifeste son *eudokia* à travers le visage du Fils. La miséricorde n'est pas une des nombreuses qualités qui peuvent être attribuées à Dieu : elle est son propre nom.

J'ai voulu demander à un moine théologien de l'Eglise orthodoxe de m'expliquer mieux la signification du substantif *eudokia*. Il m'a répondu qu'il correspond à notre substantif « tendresse ». Il s'agit d'un mot qui, pour nous, peut résonner d'une façon un peu ambiguë, surtout si on utilise son adjectif « tendre » qui peut signifier « faible, « délicat », voire « douceâtre ».

La tendresse naît de la compassion de Dieu. Celui-ci, en fait, s'intéresse beaucoup plus aux souffrances de l'homme qu'à son péché, car il sait bien que tout péché commis par l'homme, étant un mal, porte déjà en lui une essence mortifère qui, dans la vie, fait du mal à celui le commet, le fait vivre mal et ce mal l'empêche de voir tout ce qui est bien et beau et d'en bénéficier.

Souvent il m'arrive de me demander : « Sommes-nous certains qu'aujourd'hui l'homme ne cherche plus Dieu ? Ou n'est-ce pas plutôt l'homme qui a une vision erronée, distordue, ambiguë de Dieu parce qu'il projette sur Lui son désir de vengeance, de justice, de force, de triomphe sur tous ceux qui lui sont hostiles »

Et quand bien même l'homme ne chercherait plus Dieu, Dieu ne cesserait pas de chercher l'homme. Et si l'homme d'aujourd'hui comprenait davantage la tendresse de Dieu, il changerait de route et serait enfin heureux.

1. Robert Schuman a cherché la gloire de Dieu.

Jacques de Bourbon-Busset, qui fut directeur de cabinet de Schuman au ministère des affaires étrangères, définit son ministre comme un « réaliste mystique »⁴. Schuman est un réaliste qui vit dans le monde, le voit comme une route qui conduit à Dieu ; il est enraciné en lui, il se plonge dans la politique comme le sel et le levain sont plongés dans la pâte ; mais il est « mystique », non pas dévot, et son action a toujours été accompagnée par la contemplation. Il sait que la prière n'est pas tout, mais que tout doit commencer par la prière.

¹ Da "Osservatore Romano" del 23/01/2016.

² Ibidem.

³ Misericordiae vultus. N2

⁴ Cit. in R.Poidevin "Robert Schuman", Beauchesne, Paris, 1988, pag 13 e in F. Roth, "Robert Schuman, du Lorrain des frontières au père de l'Europe", Fayard, 2008, pag. 563.

Alors que Schuman arrivait à la fin de son séjour terrestre, le concile Vatican II discutait du rôle des laïcs dans l'Eglise et définissait leur engagement dans l'histoire. A partir du célèbre *incipit* de *Gaudium et spes* (« les joies et les espérances, les tristesses et les angoisses des hommes d'aujourd'hui (...) sont les peines, les joies, les espérances, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ »), le Concile fonde l'agir politique des croyants non sur une ascétique, jusqu'alors dominante et fondée sur une prise de distance marquée par rapport à l'engagement dans l'histoire, mais pour lui, la politique, comme toute autre forme d'activité humaine, n'est pas étrangère au dessein de salut. En ce sens, Schuman a anticipé l'enseignement de Vatican II, vivant en laïc dans le monde une spiritualité fondée sur la prière et sur l'écoute de la parole de Dieu.

Le serviteur de Dieu, Schuman, a reçu certainement du Seigneur des dons gratuits d'amour et d'intelligence, sans se considérer pour autant comme un surhomme. C'est la prière qui l'immergeait dans le climat de Dieu et le portait par conséquent à sentir Dieu dans le service des autres, dans leurs situations, leurs lacérations, leurs ruptures et leurs blessures. Grâce à la prière, Schuman trouvait le temps pour la solitude, le silence, la réflexion, un regard sur soi en profondeur, le dialogue intérieur, l'entrecroisement entre sa vie intime et les événements de l'histoire. Il se plonge dans la lecture des saintes Ecritures qui deviennent un moyen de discerner « les signes des temps », il revient constamment à la centralité de la foi, ce qui est une nécessité pour accomplir une synthèse entre vie et foi.

Il approfondit la Parole de Dieu dans l'intime de son cœur, se retirant dès sa jeunesse dans l'abbaye bénédictine de Clervaux ; il l'étudie en travaillant saint Thomas, surtout pendant ses années à l'Université avec ses amis de l'Unitas. Il est fidèle à l'Eucharistie quotidienne : à Paris il fréquente l'église saint Thomas d'Aquin et, quand il deviendra ministre des finances, il sortira discrètement le matin par une porte de service du ministère pour se rendre à l'église proche de saint Germain l'Auxerrois ; quand il est à Metz, il fréquente l'église saint Martin ; à Scy Chazelles il traverse la rue pour se rendre à la chapelle des Sœurs Servantes. Il vit la messe, il n'y « participe » pas, comme le lui a appris l'évêque de Metz, Mgr Benzler, qui, de Maria Laach, où il avait été Abbé, diffusa le renouveau liturgique, anticipant d'une certaine façon Vatican II. A travers sa profonde vie intérieure, Schuman accueille dans son cœur Dieu source de miséricorde et de tendresse.

2. ... dans l'amitié avec les hommes et marchant avec eux dans l'histoire.

Dans la Bible, l'image unique de Dieu, c'est l'homme créé à sa ressemblance. Qui aime Dieu ne peut pas ne pas aimer l'homme.

Schuman vit ses relations avec les autres comme un témoignage d'amitié, d'acceptation mutuelle, d'un dialogue sincère, même avec ses adversaires. Quand je lis les biographies de Schuman, je reste toujours agréablement surpris de découvrir comment il vivait l'amitié. Cette forme de charité était pour lui rencontre, présence

de l'un à l'autre, expérience d'harmonie, une mosaïque d'expériences culturelles et politiques diverses.

Durant ses études universitaires, avec ses contemporains et successivement avec les jeunes catholiques de la fédération diocésaine, il élargit ses horizons, révèle de nouvelles possibilités et apporte des ressources inédites. Dans son engagement politique des années d'entre-deux guerres, le député Schuman noue des liens cordiaux avec ses adversaires politiques et vit la conflictualité à l'intérieur de son propre parti. Il semble lire Simone Weil : « L'amitié est le huitième sacrement » parce qu'elle dispense la grâce.

Dans le rude climat de l'après-guerre, il reconnaît la présence de contrastes, étant donné le caractère discutable des choix politiques, avec ceux qui l'attaquent parfois avec furie. L'estime profonde partagée avec Adenauer et l'amitié sincère vécue avec De Gasperi sont pour lui des sources d'encouragement. Il respecte les non croyants, qui ont pour lui une sorte de vénération à cause de sa vie très intègre. « Quand Schuman entre dans l'hémicycle – dira un de ses adversaires politiques – il ressemble à un moine qui se dirige vers sa stalle dans le chœur ».

Le Mosellan Schuman vit au milieu des siens : il refuse le wagon présidentiel et voyage en seconde classe pour parler avec les gens du peuple ; il parcourt à pied le trajet de Metz jusqu'à sa maison, afin de pouvoir rencontrer des personnes et parler avec elles. Président de l'assemblée parlementaire de la C.E.C.A., voyageant de Paris à Strasbourg, il fait faire au chauffeur des détours pour pouvoir saluer de vieux amis. Il réfute ainsi la « politique de l'image » ; il ne vit pas enfermé dans des palais, mais au milieu du village.

Aujourd'hui, devant l'inhumain qui, de mille façons, opprime l'homme – la pauvreté, la peur, la guerre, le terrorisme, la solitude, la mort – le premier engagement de l'homme politique est de vivifier l'humain, là où il est piétiné, méprisé, humilié, vilipendé. Le monde d'aujourd'hui a besoin de personnes libres, disponibles, généreuses qui se penchent sur l'homme blessé, souffrant, éprouvé. L'homme ne peut être conquis par les idéologies, acheté par des promesses électorales, mercantilisé par une économie qui le considère comme un objet de marchandise, quand ce n'est pas tout simplement comme un rebut.

Comme antidote aux villes des mille solitudes, où on vit suivant le conformisme impitoyable des convenances, l'homme politique vise à faire redécouvrir l'amitié entre les hommes pour qu'ils s'entraident à vivre la valeur de la générosité, en rejetant les jalousies et les opportunistes.

L'homme, même le plus méprisé, a besoin de se sentir accueilli. Si l'homme ne se sent pas traversé par un geste d'amour, si, en lui, ne s'écoule pas une vie nouvelle, si autour de lui ne se trouve pas une société qui se penche sur lui, il se sentira encore plus opprimé et plus écrasé. Pour apaiser cette soif, il ne peut y avoir

que la miséricorde de Dieu, rendue visible par l’amour et la compassion des autres hommes.

3. La paix est le fruit de la gloire rendue à Dieu et de l’amour entre les hommes.

En proposant son plan de paix, l’artisan de paix Schuman s’approche de l’ennemi vaincu et lui propose un acte politique qui tord la haine du passé pour la transformer en espérance pour le futur. L’acte de Schuman me remet en mémoire les mots que la jeune juive Etty Hillesum, morte à Auschwitz, écrivit dans son journal : « Quand tout homme se sera libéré de la haine contre le prochain, quels que soient sa race ou son peuple, quand il aura dépassé cette haine et l’aura transformée en quelque chose d’autre, peut-être à la longue, en amour, alors il y aura la paix. C’est l’unique solution possible »⁵.

La paix est la condition indispensable pour la plénitude de la vie humaine. Elle est un des rares symboles positifs pour l’humanité entière. Elle est le symbole unifiant le plus universel. La paix est harmonie, elle est liberté, elle est justice. La paix entre la France et l’Allemagne montre, pour la première fois dans l’histoire, qu’elle n’est pas le fruit d’une victoire, mais de la bonne volonté de deux ouvriers de paix, Schuman et Adenauer, qui ont reconnu la paix non comme un droit, mais comme un devoir.

Dans le monde d’aujourd’hui, pour recevoir la paix, les accords internationaux et les sommets mondiaux ne suffisent pas à faire taire les armes : il faut une conversion des hommes pour vaincre l’inertie des esprits. Le défi est si grand que le problème de la paix met en cause le salut de l’homme et de la création. Pour qu’il y ait la paix sur la terre, il faut des hommes politiques humbles, loyaux, limpides et en même temps habiles, mais qui ne vont pas tout bousculer pour réussir et obtenir les premières places, des hommes politiques qui éviteront toute fermeture nationaliste qui feraient d’eux de simples représentants d’intérêts légitimes, mais partiels et unilatéraux.

L’authentique homme politique, comme nous l’a appris Schuman, ne rêve pas à une carrière politique, qui est à l’inverse une tentation pour les générations actuelles. Schuman ne demande pas à Adenauer la repentance, mais la reconnaissance qui passe par la connaissance et la conscience du vieil ennemi. C’est le pardon qui restaure la réciprocité.

Votre compatriote ne se laisse pas abattre par la peur, il ne craint pas les critiques âpres de ses concitoyens, les injures qui l’ont touché lors de sa visite à Bonn, quelques mois avant de formuler son plan de paix. Il ne cède pas aux

⁵ Da Etty Hillesum, “Diario 1941-1942”, Adelphi Edizioni, Milano, 2012, pag. 247.

chantages et aux manœuvres diplomatiques des grands de ce monde. Il regarde en avant, il écoute la voix de son cœur, il utilise la force de sa volonté. Il pense à l'humanité misérable et malheureuse et il met tout en œuvre pour ouvrir un temps nouveau à toute l'Europe.

4. La réconciliation est le fruit du pardon.

Qu'est-ce que la réconciliation ? Avant tout, la réconciliation c'est ne pas oublier. « Ceux qui oublient le passé, sont destinés à le répéter » prévient l'inscription posée à l'entrée du camp de concentration de Dachau et Gabriel Marcel ajoute qu' « elle est la mémoire, l'espérance pour le futur ».

Nous vivons à une époque de « sans-mémoire » ; nous n'avons pu la mémoire pour tenir éveillée l'identité d'un peuple, l'élan courageux pour régénérer l'Europe, l'espérance d'un monde meilleur.

En deuxième lieu, la réconciliation a aussi besoin de gestes symboliques. Dans mon Eglise particulière, celle de saint Ambroise, avant de présenter les offrandes à l'autel (et non pas juste avant de recevoir le Pain du Ciel, comme dans la liturgie romaine), le célébrant invite les fidèles à échanger un geste de réconciliation, exactement comme Jésus le commande à ses disciples. Comment ne pas penser à la poignée de mains entre le général de Gaulle et le chancelier Adenauer dans la cathédrale de Reims ? Ou au chancelier Kohl et au président Mitterrand se tenant la main devant l'ossuaire de Douaumont ? Ou au chancelier Brandt qui s'agenouille devant le ghetto de Varsovie ?

En troisième lieu, se réconcilier, c'est accepter de considérer ensemble une histoire commune. Aujourd'hui nous assistons dans certains pays d'Europe à l'émergence de montées nationalistes et xénophobes. Nous attribuons à d'autres la cause prétendue de la crise économique, nous sommes devenus intolérants à l'égard de tous les réfugiés et alimentons ainsi la haine qui nous avait semblé disparue avec la naissance de l'Europe, l'écroulement du mur de Berlin et la liberté retrouvée dans les pays soumis pendant des années à l'impérialisme soviétique.

Finalement, la vraie réconciliation puise sa force dans les engagements pris en commun pour rendre la coopération toujours plus préférable à l'affrontement. Nous le disons aujourd'hui, nous le répétons à la veille d'une journée décisive pour l'Union, mais pas pour l'Europe, avec les paroles que Robert Schuman écrit dans « Pour l'Europe » : « L'Angleterre n'acceptera de s'intégrer à l'Europe que sous la contrainte des événements ...L'Anglais ne peut s'imaginer qu'on puisse se rendre prisonnier d'un engagement...par un texte écrit...il s'agit d'une différence d'état d'esprit, d'éducation politique » Mais notre espérance est que la crise puisse se métamorphoser en opportunité, mais l'espérance a deux fils : le dédain et le courage. Le dédain pour la dénonciation et le courage pour le changement !

5. L'Europe doit se réconcilier avec elle-même.

L'Europe doit se réconcilier avant tout avec l'homme qui est fatigué parce qu'à la recherche d'un sens à donner à sa propre vie. Dans l'agenda politique de l'Europe, l'homme est disparu. Dans les discussions entre les gouvernements, les personnes ne sont pas incluses, mais bien les intérêts de chaque état singulier ; et là où l'homme disparaît, commence la nuit de l'humanité et la tristesse domine. Dans une Europe parcellisée, nous devons « couvrir la distance avec l'homme contemporain qui est blessé, souffrant et éprouvé »⁶, en relançant la valeur de l'être ensemble et celle de la vie.

L'Europe doit se réconcilier avec son histoire. Les états-nations ont propagé les purifications homologatrices à l'intérieur et la sacralisation de leurs frontières extérieures. Le 9 mai 1950 est née une Europe conçue davantage comme un projet qu'un territoire. Les européens d'aujourd'hui doivent prendre conscience qu'ils ont une histoire et un destin communs. L'ennemi s'est transformé : il n'est plus à l'extérieur de l'Europe, mais à l'intérieur où, parfois au prix de la perte de vies humaines, les disputes finissent en ratifications d'interminables et inutiles sommets. Le futur n'est pas entre isolement et union, mais entre rester unis ou disparaître.

L'Europe doit se réconcilier avec son identité culturelle. On ne compte plus désormais les chercheurs – je cite seulement vos concitoyens Morin et Brague – qui mettent en relief que la culture européenne et, par conséquent, l'idée même d'Europe, est née d'une synthèse de différentes cultures mélangées. De la culture hébraïque est né le sens de la transcendance, de la grecque le sens de la critique et de la démocratie, de la romaine le droit, de la Renaissance l'humanisme, des Lumières la valeur de l'égalité entre tous les hommes. Ces cultures ont diffusé des valeurs qui semblent aujourd'hui en partie tombées dans l'oubli et qui doivent, à l'inverse, être récupérées.

L'Europe doit se réconcilier avec la politique. L'Europe est habitée aujourd'hui par des hommes politiques dont l'image est plus admirée quand ce sont des hommes dignes. On sent le besoin d'avoir « des leaders qui ne pensent pas aux prochaines élections, mais au futur des nouvelles générations », dirait De Gasperi. Les hommes politiques fustigent souvent sans pitié les défauts de l'Europe, mais ils ne dédient guère de temps ni d'espace pour expliquer les avantages de rester unis, pour expliquer aux citoyens la vérité sur l'Europe, pour défendre des idées et non des slogans, pour éduquer les jeunes.

L'Europe doit se réconcilier avec ses racines. A l'occasion de la rédaction de la Constitution de l'Europe, s'est ouvert un vif débat sur l'opportunité ou non d'insérer dans le préambule de la Constitution un rappel des racines judéo-chrétiennes de notre continent. On doit admettre que ce rappel tout à fait juste aurait pu être accueilli plus favorablement, même par les non croyants, si on avait rappelé les valeurs qui proviennent des racines chrétiennes : la primauté de la

⁶ Marko Rupnik, Ibidem.

personne humaine, le respect de la vie, la protection de l'enfant et de la famille, la parité entre l'homme et la femme, la liberté de conscience, de pensée et de religion, la justice sociale et économique, la protection du pluralisme culturel et économique, la paix fondée sur le droit, le souci de la création.

Les racines nous rappellent que la semence c'est l'amour, la miséricorde de Dieu. Une telle conception renverse radicalement la pensée grecque qui concevait l'amour directement proportionnel à l'objet aimé. Au contraire, Dieu a envoyé son Fils pour s'occuper du plus petit des hommes et son amour pour l'homme est inversement proportionnel à la valeur de celui-ci : le plus misérable de tous les misérables est le plus sûr d'être aimé de Dieu. Voilà la miséricorde, la compassion, la tendresse de Dieu !

Pour refonder l'Europe, les chrétiens doivent se souvenir de cette semence, comme l'a fait toute sa vie le serviteur de Dieu Robert Schuman. De cette manière, ils rendront gloire à Dieu et seront constructeurs de paix.

Prof. Edoardo ZIN